

Auteur : EL_PERRO_BORRACHO

Source : <http://www.ebook-fr.com>

Deux heures du mat' une nuit de janvier, Piotr rentre chez lui.

Depuis 21 heures il était accoudé au comptoir d'un bistro miteux comme on en rencontre des dizaines ici à Gdansk. En compagnie de quelques-uns de ses collègues du chemin de fer, tous célibataires comme lui, il s'est pochtronné la tête à coups de vodka. Chez vous, en Europe occidentale, quand on associe Pologne et vodka, un nom surgit : Zubrowka. Vodka très aromatique dans laquelle baigne un long brin d'herbe cueilli dans les plaines polonaises insoumises où paissaient encore il y a peu de temps les derniers bisons sauvages d'Europe. De la bibine à 90 balles dans vos Prisunic qui fait toujours bon effet sur les tables de Noël aux côtés d'une boîte de caviar au rabais. Mais ici, la Zubrowka est un luxe que ne peuvent s'offrir les ouvriers de base, à moins de sacrifier un demi-mois de salaire. C'est un luxe que ne veulent pas se payer les prolos, parce que cette vodka-là c'est celle que boivent les tafioles en cols blancs, les bourgeois qui les exploitent. Alors le demi-mois de salaire, ils préfèrent le passer dans de la pillave frelatée beaucoup moins coûteuse et beaucoup plus costaud côté teneur en alcool. Autant dire que pour presque pas un rond, ces pauvres piches ont droit à un verre d'alcool à brûler.

Le premier leur chauffe sérieusement la glotte et les oreilles, leur essore les tripes. Le second fait fondre la racine des quelques cheveux crasses qu'il leur reste, crame boyaux et sphincter. Après ça, toute la tuyauterie est désensibilisée, anesthésiée. Soit le bonhomme tombe raide sur le zinc de suite, soit il est mis sur les rails pour une très longue série de culs-secs, encouragés et acclamés par tous les compagnons de beuverie du soir.

Chez vous les occidentaux, on dégobille au bout de trois Smirnoff-orange et on se prend deux jours de congé maladie à la moindre petite gueule de bois. Ici à l'Est, à Gdansk comme à Cracovie ou Lodz, on n'a même pas assez de thune pour se payer de l'aspirine ; alors le mal de bu, on fait avec dès le réveil à 4 ou 5 heures du mat' et puis on l'oublie peu à peu dans le froid glacial des ports, des usines, des gares et des centres miniers.

Des heures et des heures à trimer comme des boeufs, à répéter sans cesse les mêmes gestes débilissants, à soulever et tirer et pousser des charges lourdes comme toute la misère humaine, à casser du caillou noir en espérant que tonton grisou ne se planque pas dans les parages. On gèle en hiver et on cuit en été.

Heureusement que cette salope de vodka rôde toujours aux alentours pour réchauffer les corps engourdis de ses caresses et rafraîchir les gorges asséchées de ses baisers venimeux. De temps à autre, au boulot, certains s'abandonnent totalement aux charmes fourbes de leur maîtresse cristalline, oubliant la température ambiante, ce maudit temps qui ne coule jamais assez vite et surtout ces mouvements mécaniques qui les abrutissent. Ils payent alors leur tribut au dieu Labeur pour avoir failli dans leur foi, pour avoir péché : des doigts sont coupés ou arrachés, une main écrasée par une presse. Des bras et des jambes partent en lambeaux dans des broyeuses ou des haveuses, des visages sont définitivement déformés par des jets d'huile bouillante ou d'acide. Ici, le dieu Labeur et ses grands prêtres en costard de laine défigurent, mutilent et tuent les athées et les infidèles.

Piotr lui, pour le moment, est encore physiquement intact. En tout cas vu de l'extérieur. Car malgré ses 27 ans, il a déjà un chouette passé de prolétaire alcoolo et traîne-misère : huit années comme chaudronnier dans la fournaise métallique d'une fonderie de Poznan lui ont sérieusement tanné le cuir et roussi le poil avant qu'il ne migre aux chemins de fer de Gdansk. Là, six hivers polaires ont buriné son visage de gosse. Mais Piotr est toujours fidèle à son poste d'O.S., bricolant et rafistolant les rails de la vieille et vaste gare, à toute heure et par tous les temps.

La vodka et la clope, consommées abondamment et régulièrement depuis une ultime raclée paternelle ... l'âge de 12 ans, lui ont aussi pas mal rongé la peau et les entrailles. Leur long travail de sape interne se poursuit inlassablement, verre après verre, taffe après taffe. Piotr se réveille tous les matins avec les bronches prises, tousse tous les jours toute l'année. Il crache beaucoup, une salive trop épaisse et trop jaunâtre pour être avalée, parfois teintée d'écarlate sanguine. Au bistro, il ne s'écroule jamais, ne pique jamais du nez sur le zinc et n'est jamais malade. Mais de temps en temps, arrivé dans son studio minable et humide, il dégueule ses tripes, son alcool et sa vie dans la douleur et les larmes. Cela lui prend même parfois en pleine journée, au boulot. Quelques renvois gazeux et acides lui annoncent cruellement la cavalcade échappatoire d'une horde nauséabonde et putride. La brûlure le casse en deux et il se dégobille là sur les rails, à côté de ses collègues indifférents.

Une lichette de vodka pour se rincer le groin, une tape dans le dos et la journée continue.

Piotr ne se soucie guère de ces avaries, de ces dysfonctionnements chroniques de son organisme. Il a été inquiet une seule fois : le soir où, blindé comme un tank russe il improvisait une polka solitaire

sous les sifflets des autres pochards, il ne se sentit pas venir et se chia dessus lamentablement. Hué, humilié, il s'était enfui en râlant, laissant dans son sillage une puanteur infecte. Et dans le secret de son triste appartement, après avoir jeté les fripes témoignant de sa déchéance, il avait ingurgité une vinasse ignoble jusqu'à ce que l'éthyle l'enveloppe de ses nimbes comateux. Il eût aimé cette nuit-là avoir, comme certains de ses camarades, une putain laide l'attendant stupidement à la maison, en reprenant des slips et des chaussettes usés et ternes. Il aurait déversé sur elle toute sa colère et sa haine, l'aurait rouée de coups et tabassée avec son ceinturon. Elle lui aurait demandé pitié et pardon d'une voix bovine tout en sanglotant, son Rimmel à dix centimes dégueulassant son faciès fade et terne d'ouvrière textile polonaise. Une fois dans leur lit froid et humide, grinçant sous leur poids, il aurait embrassé maladroitement sa bouche pestilentielle et pénétré son vagin touffu et sec de son sexe à peine durci. Il l'aurait baisée pendant deux minutes, le temps d'activer un peu son corps engourdi par la vodka et de sentir monter douloureusement le sperme à l'intérieur de sa crampe naissante. Puis il se serait tourné sur le flanc et endormi comme un ours pendant qu'elle aurait gagné la salle d'eaux crade et glaciale afin de laver sa fente souillée pour éviter une éventuelle grossesse qui aurait de toute façon été malvenue.

Mais Piotr n'avait pas à cette époque de fille dans son appartement, ni même dans sa vie. Il n'en avait par ailleurs jamais eue. Et ce soir comme tous les soirs, aucune femme, salope ou putain ne l'attend dans son lit.

Quand il avait 13 ans, l'oncle alcoolique qui l'avait recueilli après sa fugue du foyer paternel l'avait emmené avec lui dans un sordide bordel de Poznan où, pour la première fois de sa jeune vie il avait touché des seins autres que ceux de sa défunte mère et glissé son sexe raide et presque glabre dans une vulve encore ruisselante de la semence du client précédent. Il avait joui en une minute mais était fier d'être désormais un homme. Il avait, durant les quatorze années suivantes, connu assez peu de filles ou de femmes qui, pour la plupart, étaient des prostituées avec qui il montait quand l'envie se faisait violemment sentir. Il avait couché avec quelques jeunes femmes non vénales mais les avait quittées dès qu'elles avaient fait part de leur insatisfaction ou demandé un peu plus d'attention. Une chienne l'avait même plaqué à cause de son manque d'endurance sexuelle. Elle le lui avait bien fait savoir, tout comme certaines putains du port de Gdansk qui se moquaient parfois ouvertement de lui et de sa précocité à éjaculer. Il continuait pourtant à les fréquenter de temps à autre, au rythme de pulsions et d'érections qui s'étaient faites de plus en plus faibles et rares.

Et à 27 ans, contrairement à pas mal de jeunes occidentaux de son âge, Piotr est incapable de bander correctement, dur et plus de quelques misérables minutes. Mais comme des ratés de ses appareils digestif et respiratoire, Piotr se fout de la lente décrépitude de ses organes génitaux.

Cette nuit-là, lorsqu'il sort du bistro, il est même à cent lieues de ce genre de préoccupation. La vodka a coulé à flots comme d'habitude et il est saoul comme une vache, comme d'habitude. Il ne pense à rien. Il ne pense pas au mal de courge qui l'accueillera dans quelques petites heures au réveil, ni à la rude journée de boulot qui suivra, dans le froid de l'hiver polonais et la puanteur des motrices diesel russes. Il ne pense pas à son appartement fade, froid et humide où personne ne l'attend. Il ne pense pas aux femmes. A aucune. Ni à la fiancée hypothétique aux cheveux blonds filasses, aux dents grisâtres et aux pommettes criblées d'acné ; ni à la paysanne ivre, rougeaude et empestant la sueur, descendue goûter aux ivresses et aux joies de la ville, prête à se faire culbuter par le premier ouvrier venu ; ni même aux putains du port à l'haleine de sperme, aux chairs flasques et usées débordant de leurs nippes pitoyablement vulgaires.

Piotr ne songe qu'à une chose : rentrer chez lui au plus vite et se vautrer dans son pucier de célibataire. Pourtant, blindé comme il l'est, il ne sent même plus la morsure cruelle du vent hivernal sur ses joues creuses et pourrait bien marcher des heures dans Gdansk avant de s'apercevoir qu'il y fait un froid glacial. Mais une sourde angoisse qu'il avait déjà connue à Poznan le fait, pour la première fois, se sentir mal à l'aise dans ces rues mal éclairées et brumeuses qu'il connaît par coeur. Là, il prend imperceptiblement conscience de sa solitude pathétique. Au boulot et au bistro, avec les gars, il n'est jamais seul ; chez lui non plus avec son vieux transistor et sa vinasse. Mais dans ces rues désertées, il se sent soudainement le seul survivant d'un monde qui aurait décimé son peuple de pêcheurs, l'héritier de tous les maux de ses congénères.

Les deux mains plongées dans les profondeurs des poches trouées de son anorak, Piotr presse le pas. Son souffle se fait un peu plus court ; haletant. De gros nuages de vapeur s'échappent de sa bouche engourdie par l'alcool. La tête enfoncée dans les épaules, il progresse rapidement dans la nuit cotonneuse, bifurquant où il le faut comme un automate.

Un violent besoin d'uriner lui brûle subitement la vessie ; il ralentit son allure, hésitant entre se soulager de suite et se retenir jusqu'à ses pénates maintenant distantes de moins de 800 mètres. Il lâche un juron et s'immobilise : quelques gouttes chaudes viennent d'imprégner le fin coton de son slip. Il s'approche d'un lampadaire centenaire et, malgré son ébriété, dégrafe adroitement les boutons de son jean bon marché. Il sort son sexe fripé, en décalotte le gland et inonde le pied du réverbère et la neige du trottoir d'un jet continu et fumant. Il sert les dents : la morsure du froid sur ses chairs intimes alliée à la vive brûlure de l'urine alcoolisée lui donne l'impression de pisser des lames de rasoir. Puis, le paquet emballé et le pantalon refermé, Piotr enfonce à nouveau ses mains dans ses poches et se remet en route, d'un pas toujours aussi décidé.

Son angoisse lui fait maintenant une boule dans la gorge et active ses glandes salivaires ; il accélère un

peu plus. Au bout de l'avenue Stalingrad, il tournera à gauche et ne sera plus qu'à 100 mètres de son immeuble. Il gravira alors les escaliers quatre à quatre jusqu'au 5ème étage, se réfugiera dans son studio où, avant de se coucher, il sera réconforté par la douceur acide de sa vinasse favorite.

Piotr accentue encore son allure malgré son essoufflement et le palpitant qui commence à battre la chamade ; il trotte littéralement. Fin de l'avenue Stalingrad. Il s'engouffre sur sa gauche dans une grande rue mal éclairée. Mais au moment où ses talons pivotent pour changer de direction, la neige tassée se dérobe sous ses pieds et il s'étale de tout son long et de tout son poids sur le bitume enneigé. Ses côtes et sa tête heurtent violemment le sol, mais le blanc manteau amortit sa chute. Il jure.

Commence à se relever. La glace picote légèrement ses paumes et ses doigts. Il pousse sur ses bras et ses jambes mais les semelles presque lisses de ses brodequins ripent encore et le voilà à nouveau le museau dans la neige humide. Il peste. Souffle et maugrée comme un goret. A travers le brouillard blanchâtre, il distingue quelque part devant lui, à portée de pas, l'entrée de son immeuble. Nouvelle tentative. Il prend son temps, se concentre et s'applique pour coordonner et exécuter ses mouvements. Il sent l'ébriété prendre peu à peu le dessus sur sa raison. Ses chaussures sont cette fois bien campées dans la neige, trouvent de bons appuis ; il rassemble les forces de ses bras et pousse en grognant, les tend lentement mais sûrement. Son corps ne touche presque plus le trottoir lorsqu'une douleur soudaine et tranchante lui poignarde la paume droite, électrisant tout son bras en lui arrachant un cri déchirant. Il retombe sur lui-même, lourd comme une bête à l'agonie. Sous sa main, la neige se teinte peu à peu de rouge sombre. Son regard vitreux constate dans l'hébétude les raisons de cette décharge inattendue : un long triangle de verre blanc, éclat d'une bouteille de vodka, est fiché dans sa paume droite. Piotr gémit, se lamente sans pouvoir articuler un mot sur le sort qui s'acharne sur sa carcasse déglinguée. Le pouvoir léthargique de l'alcool monte, se fait de plus en plus puissant. Les yeux dans le vague, le jeune ouvrier des chemins de fer de Gdansk scrute désespérément en direction de son immeuble. Ce serait bien le Diable si un de ses voisins ne passait pas dans les parages ! Oui. Ce bon vieux Zbigniew va bientôt sortir son crevard de cabot et le voir là, affalé dans cette mélasse neigeuse. Il va l'aider à se relever, soigner temporairement sa main transpercée et lui réchauffer le cœur avec un petit verre de gnôle. Oui. C'est ce qu'il va se passer. Piotr sourit.

Il est à bout de force mais se sent apaisé. Il gît sur le trottoir enneigé, le bras gauche prisonnier sous la masse de son corps inerte, le droit tendu devant lui, orné en son extrémité d'une voile de verre. Il est serein, ne ressentant plus du tout le froid de ce foutu hiver polonais. Au contraire. Un doux engourdissement l'envahit peu à peu, le baignant d'une chaleur étrange. "Dors mon chéri, dors." murmure dans les méandres de son cerveau sa douce et fourbe maîtresse. "Demain je serai à nouveau là pour toi, belle et cristalline, chaude et puissante. Je viendrai réchauffer ton ventre et dissiper ta mélancolie."

Et Piotr se laisse bercer par cette mélodie subconsciente. Peu à peu il s'endort. Le poids de son corps, ni chaud, ni froid, s'allège, s'évapore. Toutes sensations s'envolent. Il baisse lentement ses paupières lourdes et fatiguées. Il glisse, flotte, plane dans un vaste et long sillon indigo. Se fait happer par une gigantesque gueule sombre. Il coule. Trou noir. Coma. Combien de temps séjourne-t-il dans ce univers saumâtre dénué de luminosité ? Il ne le sait pas. Ne le saura jamais.

Car finalement s'ouvre devant lui cette immense spirale de lumière intense et pure, tourbillonnante et pourtant horriblement immobile, qui suce ses dernières résistances et aspire en déchirant son être son dernier souffle de vie.

1

1

Ce texte est gratuit, en échange l'auteur demande votre critique.

[Allez à l'adresse: http://www.ebook-fr.com/critique.php?ref=1126004384](http://www.ebook-fr.com/critique.php?ref=1126004384)